L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

BUREAUX No 73 RUE DE CHARTRES

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN, 9 SEPTEMBRE.

La politique du maréchal Mac-Mahon.

Discours de M. de Fourton.

Voici, d'après l'*Echo de la Dordogne*, l'analyse du discours prononcé par le ministre de l'intérieur, M. de Fourton, à Neuvic, Dordogne, à l'occasion de la pose de la première pierre du pont.

Bien des calomnies, bien des mensonges, bien des bruits ridicules ou odieux ont été mis en circulation dans le pays. Je tiens à vous montrer ce qu'ils valent, à vous dire enfin la vérité et à retracer en quelques mots, devant vous, le programme gouvernemental, si étrangement dénaturé, du maréchal de Mac-Mahon. Ce programme, d'ailleurs, mes chers compatriotes, vous en avez déjà le sentiment, il est inscrit tout entier dans le discours de Bourges, dans ce discours que tout le département du Cher a couvert de ses acclamations, dans ce discours qui a fait le tour de la France et qui a partout rencontré l'adhésion empressée de la nation.

La formule en est simple : Au dehors la paix, une paix profonde, scrupuleusement maintenue et sauvegardée ; à l'intérieur, l'ordre rigoureusement assuré, l'indépendance de l'Etat et de la société civile protégée et garantie contre toutes les ingérences étrangères ; à l'abri de la sécurité et de la tranquillité sociales, la plus vive impulsion donnée aux affaires et au travail. Tout cela, mes chers compatriotes, n'est-ce pas ce que vous vouliez ? n'est-ce pas ce que veulent tous les peuples sensés et sages, n'est-ce pas la condition même de leur repos, de leur fortune, de leur bien-être ? — Mais on vous a dit que ce n'était pas là le programme véritable du Maréchal-Président de la République ! On vous a trompés, on, pour mieux dire, on a tenté de vous tromper, car, grâce à Dieu, votre bon sens et votre raison échappent aux pièges qu'on leur tend et résistent toujours aux erreurs qui les assiègent.

Oh ! oui, notamment que la paix était en péril, mais rassurez-vous, mes amis, le Maréchal de MacMahon aime la paix plus que personne, parce qu'il connaît plus que personne les douleurs de la guerre. Il c'est battu, à la tête de notre vaillante armée, sur les sables brûlants de l'Afrique, que, dans les plaines de la Lombardie, sous les murs de Sébastopol, dans les campagnes de la Lorraine, où l'héroïsme de nos soldats fut égal à leur malheur. Dans nos plus grands désastres, il a sauvé l'honneur de nos armes, et il a su rendre nos couleurs nationales plus glorieuses encore.

Eh bien ! mes amis, plus le Maréchal a senti les tristesses et les amertumes de la guerre, plus il a compris, en s'élevant au pouvoir suprême, l'ambition d'en épargner les horreurs à son pays, et sachez-le, c'est leurs, forts de sa renommée de soldat et de sa gloire militaire, il peut, plus que personne, pratiquer en toute occasion cette politique de paix, qui a été constamment la première de ses sollicitudes.

Les faits sont là pour justifier ce que j'avance. Depuis quatre ans, le maréchal de Mac-Mahon a été appelé à la présidence de la République. Dans cet exercice déjà long du pouvoir, il n'a pas cessé de donner, à toutes les puissances étrangères, des gages éclatants de ses intentions pacifiques. Nos relations extérieures, toujours confiées aux mêmes mains — à des mains habiles entre toutes — ont été dirigées dans le sens du maintien constant et absolu de la paix ; et depuis le 16 mai, alors que les ennemis du maréchal — il faut les appeler de leur vrai nom — répandaient partout dans le pays les criminelles alarmes d'une guerre prochaine, la paix n'a pas été un instant troublée ; elle continuera encore, soyez en sûre, à être le fondement même de la politique extérieure du maréchal président.

Mais si le maréchal veut la paix, est-ce que ses ministres ne la veulent pas aussi ? Pour répondre à cette question, mes amis, vous n'avez qu'à interroger l'histoire qui se déroule sous vos yeux. Vous rappelez-vous 1871 ? vous rappelez-vous les élections du 8 février ? En nous présentant à vos suffrages, nous vous disions : Nous sommes les candidats de la paix. Vous avez en confiance en nous ; vous nous avez nommés.

Vous avons-nous trompés ? Non. Le lendemain du jour où ce terrible mandat nous était confié, nous nous sommes sérieusement vers Bordeaux, pour y accomplir ce sacrifice douloureux imposé à notre patriotisme et à notre raison ; nous voulions la paix, et le sang de nos soldats coulait de toutes parts